BUREAU DU JOURNAL ROUBAIX :

Grande-Rue, 93 TOURCOING :

Rue Desurment. 12

H A H

ROUBAIX-TOURCOING

LEGALITÉ

publiera tous les jours, indépendamment des articles ou études de sa rédaction permanente, un article politique ou éco-nomique de sea collaborateurs :

Jules GUESDE. Jean JAUNES. A. MILLERAND.

Emile MOREAU BUC-QUEBCY., ZEVAES. Octave MOULIN Ed. DELESALLE Max ALBERT.

Le titre seul de ce journal est tout un programme.

A l'égalité civile sortie de la Révo dution de 1789 et à l'égalité politique sorti de la Révolution de 1848, nous voulons ajouter l'égalité économique que Condorcet au siècle dernier dé-clarait, ele dernier but de l'art socialm et en dehors de l'égalité tous les droits visant dans les lois et dans les constitutions ne sont que des mots et des mensonges.

L'Egalité entre en figne le 1er mai, c'est à dire le jour choisi par les travailleurs du monde entier pour affirmer. avec leurs communes espérances, leur commune volonté d'ins tailer au plus tôt sur les services de da société capitaliste cette société égalitaire pour laquelle depuis un siècle ont lutté et sont morts les Gracchus Babœut, les Blanqui, les et les héros anonymes a de mars, avril et mai 71 mes de

C'està Roubaix que parait l'Ega-lité, dans cette capitale ouvrière et socialiste du Nord, apportant à la fraction la plus militante du Parti ouvrier français, pour les batailles prochaines, l'artillerie qui lui avait manqué jusqu'à présent.

Au coup de feu isolé, tiré de loin en loin sur un ennemi armé de toutes pièces va succéder une canonnade de tous les jours.

Toutes les spécialités de la classe capitaliste et spoliatrice, Compagnie de chemins de fer et des mines, grands propriétaires terriens. avaient à Roubaix des organes de grands toutes couleurs. Seule, la classe des prolétaires, des spoliés, n'en avait pas - et ce. malgré ses victoires électorales réputées. Grace à l'*Egalité*, cet état de

jalité sera l'organe, le chamtous ceux qui travaillent et n régime de salariat, velés du t de leur travail et de leurs li-

les plus sacrés. L'Egalité ra leur cause en main, étudiant lesquels on les écrase, poursuivant leur affranchissement et, en atten-dant, faisant trembler e petit banc

de leurs exploiteurs.
Ouvriers et ouvrières d'usine,
Travailleurs des champs,

Petits commerçants, Instituteurs, Employés des voies ferrées et de

Employes des voies lerrees et de l'Etat, l'*Egalité* sera, est, dés au-jourd'hui, votre journal, luttant pour vous, comptant sur vous et vous criant: en avant!

En avant contre la misère et la servitude qui sont de plus en plus le but du monde du travail manuel et intellectuel!

En avant contre l'anarchie capitaliste qui dès progrès de la science et de la multiplication des richesses n'a su et pu faire surgir que l'insécurité générale et la guerre de tous contre tous!

En avant pour la conquête des pouvoirs publique qui peut seule permettre, au Parti ouvrier vainqueur en nationalisant la production et la distribution des produits, d'apporter à l'humanité libérée, avec le bien et pour tous l'ordre et la paix!

LA RÉDACTION

RESPONSABILITÉS

Il est des cas où les responsabilités sont ongues et difficiles à établir. Dans la catastrophe de Bouzey, elles pa-aissent immédiatement ressortir de l'exa-nen des faits.

men des faits.

Et on ne prétendra pas que ce sont les journaux d'opposition qui signalent à l'indignation publique les terribles respassabilités qui pèsent sur les fonctionnaires de l'Etat.

C'est dans les feuilles officieuses, le Temps et le Figaro, que nous trouvons les renseignements précis qui peuvent, dès maintenant, éclairer l'opinion.

On a vu d'autre part les savautes critiques faites dès l'origine aux plans de construction : on a vu que, dès 1882, des fis-

Committee

sures se produisaient dans la digue, qu'on 1888 des travaux furent exécutés pour renforcer le mur de garde, mais que les ingénieurs déclarèrent slors qu'il serait prude mettre le réservoir en pleine charge. Ce n'est pas tout fil ya quelques années, un ingénieur fut disgracié pour avoir prévu l'épouvantable malheur que nous déplorons aujourd'hui.

Oui, de lauts fonctionnaires, des criminels, de véritables bandits, chassèrent de l'administration l'imprudent qui eut le courage de mettre sur leurs gardes les habitants du pays.

rage de mettre sur leurs gardes les habi-tants du pays.

Va-t-on,après ces accusations formel-les, confier l'enquète à un fonctionnaire servile qui fera un rapport sur commande et se gardera bien de conclure à la res-ponsabilité de ses collègues.

Ce scrait par trop braver l'opinion pu-blique, qui, dans ces tragiques circons-tances n'a pas envie de jouer la comédie.

Lire en deuxième page

COMTE de Monte-Cristo

LE SOCIALISME A AMIENS

Avant-hier soir a eu lieu à Amiens, devant un public de deux mille personnes, une grande conférence organisée par la section syndicale des employés des chemins de fer.

Après une allocution du secrétaire de la réunion, un conducteur, délégué au Congrès de Paris, a pris la parole et aété chaleureussement applaudi. Notre ami Guesde a prononcé ensuiteun grand discours dans lequel il a exposé, aux acclamations enthousiastes de la salle entière, le programme socialiste. gramme socialiste L'absence du député Figuet a étéfort re-

marquée et fort commentée

LE PROBLÊME

Le problème que le socialisme a pour mission de résoudre réside tout entier dans un fait, dont on peut dire comme du soleil: «Aveugle qui ne le voit point. » C'est la separation intervenue entre les moyens de production ou de travail et les producteurs ou travailleure. travailleurs.

Ni les mines ne sont aux mains des «ouvriers du dessous» qui les mettent en valeur au péril quotidien de leur vie; ni les chemins de fer n'appartiennent à ceux qu'on a pu appeler les serfs de la voie ferrée; ni les tissages, filatures, hauts-fourneaux, scieries mécaniques, etc., etc., ne sont à un titre quelconque la propriété du personnel qui les exploite.

Et le développement économique de la société bourgeoise tend à généraliser cet état de choses en détruisant naturellement et nécessairement la petite industrie, basée sur la possession de ses moyens de production par Ni les mines ne sont aux mains des

sion de ses moyens de production par le travailleur.

Après l'industrie proprement dite, c'est le commerce c'est l'agriculture qui, sur l'expropriation du petit boutiquier et du paysan cultivateur, s'orga

nisent en grand, monopolisés par des non travaillants.

De plusen plus le travail est d'un côté, fourni par une classe; la propriété ou le capital, d'un autre côté, détenu par une autre classe.

par une autre classe.

Ici, travailleurs sans propriété—ou protétariat. La, propriété sans travail—ou capitalat.

C'est de ce divorce entre les deux facteurs de toute production que découlent tous les maux, tous les désordres qui affligent non-seulement les travailleurs transformés en salariés, mais la société entière.

Les travailleurs sans propriété sont

riés, mais la société entière.

Les travailleurs sans propriété sont exclus de leurs produits, des richesses qu'ils créent — et qui vont s'accumulant aux mains des détenteurs des moyens de production, capitalistes et grands propriétaires terriens.

Le travail, qui ne fait qu'un avec le travailleur dont il est inséparable, n'est plus, en effet, qu'une marchandise soumise aux lois qui règlent le prix des marchandises et le ramèleprix des marchandises et le ramèle.

nent, à travers les oscillations de l'offre et de la demande, à leurs frais de production ou de reproduction. Or, les frais de production ou de re-production du travail, ce sont la nour-riture, l'entretien du travailleur. Et ils tendent toujours à baisser parce que pour l'emporter sur le marché, les fabricants, quels que puissent être leurssentiments personnels, eussent-its lecœur d'un Vincent de Paul ou d'une Louise Michel, sont contraints de réduire au minimum leur prix de revient, lequel comprend les prix de main d'œuvre.

Il y a donc tendance universelle et forcée à réduire au plus bas les sa-laires ouvriers. Et cette loi tendan-cielle suffit à briser toutes les bonnes intentions ou volontés des employeurs prisonniers de l'ordre social dont ils bénéficient.

Une autre cause pour laquelle les salaires — quelle que soit la produc-tivité du travail humain — ne sauraient s'élever au-dessus des besoins immédiats des salariés, c'est que l'offre du

travail tend de plus en plus à dépasser

la demande. L'augmentation de l'offre du tra-vail résulte fatalement de l'afflux dans le prolétariat des expropriés de la pe-tite industrie, du petit commerce et de la petite culture, réduits à leur tour pour manger à la vente de leurs brass. La diminution de la demande du tra-vail résulte non moins fatalement du machinisme et de son extension. La force non humaine de travail l'as-

force non humaine de traveil (va-peur, électricité, etc...) remplace de plus en plus et rend de plus en plus inutile la force humaine du travail. C'est même en cela que consiste exclusivement ce qu'on appelle le progrès dans l'ordre économique : « réduire sans cesse la somme de travail humain nécessaire à une production donnée. donnée. »

donnée.»

Les économistes prétendent, il est vrai, que cette réduction du champ du travail humaia — seul moyen d'existence d'une classe—ne serait que provisoire. Par suite du meilleur marché, a preduit plus demandé autraines et le produit, plus demandé, entrainerait le produit, pius demande, entrainerat, une augmentation de la production et une nouvelle demande de bras. Mais les économistes pourraient aussi bien raconter que la fabrication mécanique descercueils multipliera le besoin de cercueils. La production mécanique des bouteilles ou des tonneaux l'est elle pas limité parte production. n'est-elle pas limitée par la production du vin, de la bière, etc.; celle des rails ou des chaudières par le nombre des usines ou le développement des transports? D'autre part, ni la mécanique agricole (charrues à vapeur, semeu-ses, moisonneuses, batteuses), ni les grues de déchargement dans les ports ne multiplient les produits; elles suppriment simplement de la main d'œu-vre. Mais même dans les industries où le machinisme s'est traduit par une multiplication prodigieuse des articles fabriqués, la demande de travail a di-minué. Exempie: l'industrie cotonniè en 1875, alors que les travailleurs qu en vivent sont tombés de 1/414 (45,900

sur 19 millions d'habitants) à 1/1,145 (48,00) sur 55 millions). En régime de non possession par les travailleurs de l'instrument de leur travailleurs de l'instrument de leur travail, tous les progrès, de quelque nature qu'ils soient, se retournent contre eux pour accroître leur misère, leur servitude. l'insécurité de leur existence, pour tout dire, en un mot, leur exploitation.

Je parlais tout à l'heure de la machine. Est-ce-que, actionnée par la vapeur, elle n'aurait pas dù décharger l'humanité laboriease de l'effort, de la peine. l'affranchir? Elle a, au contrai-

peine, l'affranchir? Elle a, au contraire, aggravé ses travaux forcés en les étendant de l'ouvrier à la femme, trans-formée en ouvrière, et à l'enfant. Du moment qu'elle permettait l'emploi des pras féminins et enfantins, il a fallu que la femme entràt à l'usine, y laissant sa santé, sa dignité, la race même compromise, atteinte dans sa source, en plein ventre maternel. L'effet de cette concurrence déchaînée entre les divers manhres de la famille ouveière divers membres de la famille ouvrière a encore été un avilissement de la main-d'œuvre. Car la légende du bien- être familial ainsi augmenté ne tient pas debout, même devant un Jules Simon. Quand la femme et l'enfant n'étaient pas industrialisés, le salaire de l'homme devait forcément être as sez élevé pour suffire à l'entretien de tous. Aujourd'hui pour le même prix qu'il lui fallaitpayer la seule force-travail de l'homme, l'employeur achète la triple force-travail de l'homme, de la femme et de l'enfant.

La découverte dugaz, cette création, de main humaine, d'un soleit de nuit pour prolonger et compléter l'autre, n'a pas été moins néfaste que la machine à la classe ouvrière. Elle a donné lieu au travail de nuit, à l'abattoir du divers membres de la famille ouvrière

lieu au travail de nuit, à l'abattoir du travail de nuit. Et l'instruction que l'on répand — et

à laquelle nous sommes les premiers à applaudir comme à un nouvel élé-ment de destruction de la société actument de destruction de la societe actu-elle — de quelle conséquence croit-on qu'elle va être pour le prolétariat tant que durera cette société ? En per-fectionnant l'outillage humain, qui pro-duira plus et mieux, elle créera de nouveaux chomages, de plus longues mortes-saisons. Un ouvrier instruit suffra là ou deux ouvriers ignorants

suffira là ou deux ouvriers ignorants étaient nécessaires — et occupés.

On parle beaucoup depuis quelques temps de la participation aux bénéfices, dans laquelle des Dupuy après des Waldeck-Rousseau s'obstinent à voir une panacée, la réconciliation du travail et du capital. L'ut-elle applicable, la participation na ferait que transporter la lutte sur le terrain des bénéfices à partager. Mais, sans insister sur ce point, en intéressant l'ouvrier à produire le plus possible, elle lui farait faire en deux jours la traveil de

trois, n'aboutissant par suite qu'à mul-liplier les jours déjà trop nombreux de chômage ou de non-salaire. A l'enfer, dans lequel s'agite la classe productive dépossédée de ses moyens de production, il n'y a pas d'issue. C'est le lusciate ogni speranza du Dante.

Dante.

Les conséquences sociales de la rup travail et le capital ne sont pas moins épouvantables.
C'est d'abord la guerre de tous contre tous.
Il est de mode, parmi les adversai-

Il est de mode, parmi les adversaires — par ignorance ou par calcul —
du socialisme, de lui imputer à crime
la lutte de classes. Comme si nous
l'avions inventée! Nous ne faisons que
la constater et la faire servir, qui
mieux est, à sa propre fin. De même
que, pour combattre la maladie, la
première condition qui s'impose au
médecin, c'est de la reconnaître.

Cen'est pas en fermant les yeux sur
la guerre qui divise et épuise l'huma-

la guerre qui divise et épuise l'huma-nité que l'on arrivera à la paix dési-

Cette guerre de tous les instants es

Guerre entre les prolétaires et les capitalistes pour le partage du pro-duit, en salaires ici, en profits là, que des deux côtés on s'efforce de porter au maximum;

Guerre entre prolétaires et prolétai-

Guerre entre prolétaires et prolétaires pour le partage des salaires; Guerre entre capitalistes et capitalistes pour le partage des profits.

Homo homini lupus. L'homme est devenu un loup pour l'homme. Et cela fatalement. Il s'agit de manger son semblable ou d'en être mangé.

D'autre part, toutes les merveilles du génie humain, toutes ses conquétes sur la nature, dont j'indiquais plus haut les résultats homicides pour la classe ouvrière, n'atteignent pas moins classe ouvrière, n'atteignent pas moins mortellement les autres classes de la société. Les couleurs de l'aniline, ex-traites de la houille, ont ruiné les départements qui vivaient de la culture de la garance. Que demain, com-me on l'annonçait tout récemment, on ait réellement trouvé le moyen de faait réellement trouvé le moyen de fa-briquer directement la fonte par l'élec-Jene, et les hauts fourneaux éteints ne laissent aux millionnaires d'hier que les yeux pour pleurer. Toutes les découvertes sont condamnées à ne s'opérer qu'à coups de révolutions, laissant derrière elles des victimes par milliers, en haut comme en bas de

l'échelle sociale.
C'est. selon l'admirable expression du programme de la démocratie socialiste allemande, *l'insécurité générale* devenue la condition normale de la so-

cieté. Que dire enfin, des crises de surpro-duction qui vont se multipliant et s'in-tensifiant, et que rien ne saurait conjurer? Pour atténuer ces crises, nées de l'écart toujours croissantentre l'illi-mitation de la productivité du travait humain et la limite posée par le sala-riat à la rétribution ou à la consommation des travailleurs, on a eu, lorsque l'industrie était encore restreinte à un pays ou deux, les débouchés fournis à l'exportation par la partie de l'Europe demeurée agricole (Italie, Allemagne, etc.). Aujourd'hui que, de-venues à leur tour industrielles, ces venues à leur tour industrielles, ces dernières nationsarrivent, elles aussi, à surproduire, c'est à l'Afrique, à l'Asie quel'on est obligé de s'adresser pour l'écoulement de ce trop-plein de marchandises. C'est la politique colo-niale, ce sont les guerres coloniales à l'ordre du jour de tous les gouver-nements. Mais après? On n'aura re-culé que pour mieux sauter. De plus en plus, en attendant, la so-ciété capitaliste est acculée à ne faire sortir d'une surabondance de riches-

sortir d'une surabondance de riches ses, de moyens de consommation et de bien-être, que misère, souffrance, ruine et mort.

Jules GUESDE.

Aux Campagnards!

Nous voici au jour fêté du renouveau de la nature : à ce jour qui a été choisi par les prolétaires du monde entier pour célébrer dans une union fraternelle l'aurore resplendissante du régime nouveau qui ap-Pour accélérer son avenement, levons-

Pour accélérer son avenement, levonsnous, camarades, et marchons la main
dans la main. Ne restons pas, morbleu,
éternellement figés dans cette misérable
apathie que la bourgeoisie gouvernante
est toujours disposée à prendre pour de la
soumission et de la satisfaction bêate. Satistateion i Alors que le travail est livré à
la domination brutale du patronat, et que
le machinisme, cheque jour plus formidable, s'offre au capitaliste comme une
arme perfectionnée, d'asservissement et
de spoliation.

Non, il n'est point écrit que, ce système
d'esclavage restera toujeurs le fruit des
conquêtes de la Science. Non, non.
Lève-toi danc, paysan, lève-toi honnéte
travailleur des champs et impose ta vofonté à tous.

Tu es le nombre : use de ta force pour
obtemie la fin des iniquités, exige la justice
entre les hommes, la paix entre des detions.

La haute finance qui. à l'abri des lois,

La haute finance qui, à l'abri den lois,

drafne tout le fruit de la sueur populaire draime tout le fruit de la sueur populaire, taccuse, toi qui use tout ton sang et toute ta vie dans un labeur perpetuel, de colè-rei njuste, d'appetits melsains... parfois-même elle ta charge de vicea dégradants... Elle nous accuse, nous, de faire appel à la révolte. Ah! comme le déclarait Malom. vou-drait-on que nous conseillions la résigna-tion absolue à l'agneau quele loup dévore? Cela jamais t

incomple

Cela jamais !

Ainsi, laissons dire, camarades, et à ces reproches, à ces objurgations qui nous reproches, à ces objurgations qui nous viennent de soi-disent disciples du sans-culotte Jéqua, à ces « anachorètes à la panse obèse » à cès tartules enfin, réponlons par un seul cri : Justice. N. Léon DELABRE.

AUX MINEURS

Appuyés sur la force armée. dés par les magistrats de la Républi-que opportuniste, vos exploiteurs ont, en octobre 1893, étouffé vos cris de justice et triomphé de votre légitime révolte.

Les coupes sombres signalées par le procureur Chenest n'avaient cepen-dant pas eu raison de votre zèle. Votre ardeur pour la lutte n'en avait pas été ralentie, et vous aviez, l'année dernière, célébré le premier Mai comme vous l'aviez fait les années précédentes.

Par de nouveanx renvois, vos mafres vous ont signifé qu'ils enten

tres vous ont signifié qu'ils enten-daient user et abuser de leurs victoi-

Pour éviter les effets de leur crimi-nelle rancune, votre conseil syndical vous invite à ne pas déserter la mine

aujourd'hui. Est-ce à dire que vous devez rester inactifs?

Non; vous ferez voir à vos directeurs que vous non plus vous n'avez rien oublié: et, par les manifestations qui suivront le travail, vous montrérez que, vous réclamez plus énergiquement que jamais la journée de huit

Vous releverez la têle et vous ne se-rez pas les seuls. Notre Révett du Nord aussi se redresse pour la ba-

Torturé par la magistrature bour-geoise, accabléd'amende et de prison, poursuivi sans répit ni trève par ceux qui ne pouvaient lui pardonner d'a-voir défendu les petits contre les puis-sants, les exploités contre les oppres-seurs, le Réveil n'a pas abandonne la

Plus vaillant que jamais, il apporte aujourd'hui de nouvelles armes pour de nouveaux combats, et vous pouvez compter comme par le passé sur son valeureux concours.

A vous de suivre ses conseils, de s'inspirer de ses leçons! A vous aussi de le renseigner et de le propager pour fortifier sa propagande! C'est de votre ententé à tous que sortira notre

BASLY.

LETTRE DE BELGIQUE

LE PREMIER MAI EN BELGIQUE Brukelles, 10 mai 1895.

La population ouvrière Belge se prépare à donner cette année à la fête interna-tionale du travail un éclat tout articu-

tionale du travail un éclat tou articulier.

Le cortège qui circulera dans les principales rues de Bruxelles comprendra outre les drapeaux de tous les groupes faisant partie de la Fédération bruxelloise, cinq harmonies et fanfares; ainsi que des chars symbolisant la presse socialiste, l'enfance, le travail, les differents métiers.

Ce cortège éclairé par des lanternes vénitiennes et de flambeaux ne manquera pas de produfre une profonde impression sur la population.

Nous avons voulu surtout lui donner un caractère véritablement artistique pour prouver que le socialisme loin de vouloir prouver que le socialisme

contraire une formule de haute civilisa-

A Charleroi, dans le Centre, dans le Bo-rinage, dans le bassin de Liège et dans la vallee de la Dendre, la fête du travail sera calabrae avec une magnificence digne de

celébrée avec une magnificence digne de ces régions si profondément imprégnées de l'esprit socialiste.

Maisce sont nos amis de Gand qui veulent décidement nous damer le pion, dans la grande ville manufacturière, outre les manifestations du 1er Mai, "il y aura. le dimanche suivant un cortège monstre comprenant des chars nombreux et pompeusement parés qui constitueront de véritables merveilles. Ce cortège amènera à Gand des milliers de travailleurs des autres villes. res villes.

tres villes.

Puisque je suis en train de vous parler du premièr mai, il est nécessaire que je vous parle un peu de la discussion qui a en lieu à la Chambre à son sujet.

Noire ami Anseele a développé une pro-position tendant à faire du fer mai un jour posttion tendant a laire du ter mai un jour de fête légale, il faut, dissit-il, que le tra-vail soit officiellement glorifié* Le ministre Begerem a réponde qu'il se refusait absolument à entrer dans cette

Le citoyen Vandervelde dans un langage à la fois ferme et modéré a pronence des paroles parties du cœur pour obtenir la

reconnaissance légale de notre fête. M. Helleputte, un financier qui fait sem-blant de croire en Dieu et M. Woeste Thomme de toutes les sales besognes sont venus au secours du gouvernement et, la proposition de nos amis a déprejetée.

De nombreuses administrations com-

De nombreuses administrations com-munales ont été mieux aimées que le par-lement et, ont déclaré que le ler mai le drapeau flotterait sur les monuments pu-blics, que les écoles seraient fermées et que le personnel de la commune aurait congé plein et entier. Ces dispositions prouvent que nes idées ent fait du chemin, si il y a quelques ane nées de pareilles apopositions avaient eté formulées elles au sient été reques par des rires et des sarcasmes, on ne leur au-

des rires et des sarcasmes, on ne leur aurait pas même fait l'honneur de la discus-

. Fètons donc l : Premier mai non seule-ment pour manifester en vue d'obtenir une réforme qui puisse améliorer notre situation matérielle, mais encore et surtout pour hâter l'avenement de la société collectiviste, reve encore aujourd'hui, réalité

Georges GOTEMANS.

UNE LETTRE DUCITOYEN DEFONTAINE

Le citoyen Desontaine député de Maubeuge a adresse la lettre suivante au citoyen Claude Cazes ;

Mon cher Rédacteur en Chef, Vous me demandez de collaborer au nouveau Réveil du Nord, je sous-cris de grand cœur à cet engagement. llest de plus en plus nécessaire desa grouper et s'unir pour assurer le triomphe définitif de l'idée socieiste, je prendrai volontiers place sous le drapeau du journal pour combattre le

bon combai.

Bien à vous. D' Defontaine.

NOS

DU JOUR ET DE LA SOIRÉE

La catastrophe de Bouze

LA JOURNÉE DE MARDI
Paris, 30 avril. — Voici le récit de l'un
de nos confrères parisiens, qui est rete une
ce matin à Bouzey:
« C'est toujours, le long des routes de l'enterible spectacle. La plupart d'entre vont à pied, les rares voitures qu'on est producer à Epinal valent presque poids d'or. Cette exode vers le théâtre de la catastrophe est générale, tous les producer à Epinal valent presque un poids d'or. Cette exode vers le théâtre de la catastrophe est générale, tous les producer à l'entre de la catastrophe est générale, tous les producer à la fameuse digue pour être alles a Bouzey au temps de la belle saison en promenade d'agrément.
Les eaux qui étaient res'ées autour les bloes de pierres agglomèrées formant utrefois la digue se sont maintendnt é on-léés. On va pouvoir examiner ces énoi ne s'masses et peut être nous diront-elles les causes encore mystérieuses de la cetustrophe.

tenancier, M. Jehin, raconte pième fois aux curieux qui lavidement le spectacle dont suita été le témoin : « J'étais la désignant du geste la partie de qui s'est effondrée et dont les chent le sol, j'étais là, occupé boire à mon cheval que je vene de l'écurie. Tout à coup mon et attirée du côté de la diguer Au une brêche d'abord sesse de une brêche d'abord assez tombe avec un bruit terrible; conde en seconde, la brèche lac tout entier semble descen

lac tout entier semble descendre etemps sur Bouzey.

Dans le bureau de tabac c'est ur tre. Au mur du fond est accroché la pendule. Elle indique six heures moins un quart; mais comme elle avançait, nous dit M. Jéhin de 10 minutes sur l'heure d'Epinal, ce doit être à peu près exactement vers à heures 35 que la catastrophe s'est produite. Les pertes chez. M. Jéhin seulement sont évaluées par le maire et le comesti municipal de Sanchey, dont M. Jéhin est membre, à 26,000 francs.

Claudon

Mais il y avait surtout un témoin tenais à voir, continue l'auteur cit, c'est Jean-Baptiste Claudon, l'or des ponts et chaussées oui gar